

Anthropologie et Sociétés



Françoise ZONABEND : La mémoire longue. Temps et histoires au village. Collection " Croisées ", Presses universitaires de France, Paris, 1980, 315 pages, figures, ill. h.t.

Jean-Claude Muller

Volume 4, numéro 3, 1980

Chasses et collectes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000984ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000984ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1980). Compte rendu de [Françoise ZONABEND : La mémoire longue. Temps et histoires au village. Collection " Croisées ", Presses universitaires de France, Paris, 1980, 315 pages, figures, ill. h.t.] *Anthropologie et Sociétés*, 4(3), 161–162. <https://doi.org/10.7202/000984ar>

de l'enfermement identitaire et de la dualité qui ne peut faire germer le dialogue car sa raison et son horizon, c'est la maîtrise. Pour Trigano, il faut refuser la « mêmété » et affirmer sa différence. Telle est la trame de cet essai foisonnant d'idées et de poésie et dont je n'ai livré ici que des notations schématiques. Mais il faut ajouter que l'écriture métaphorique de l'auteur se fait également l'écho de cette disparue : la judéité dont il annonce le retour avec des accents mystiques³.

En définitive, c'est un livre polémique et poétique qui suscitera sans doute répliques et réflexions mais également les protestations de ceux, occidentaux et juifs de l'Occident, sionistes et religieux qui ne pourront sans réticences profondes accepter la critique incisive et vivifiante que leur projette l'auteur de leurs pratiques et de leurs discours. Mais l'intérêt de ce manifeste ne réside pas, selon nous, nécessairement dans l'adhésion sans partage à la conception de l'idée juive du politique qui y est exposée. Elle vient surtout, me semble-t-il, de l'appel strident adressé aux Juifs de cesser de vivre en schizophrènes dans leur rapport à l'Occident en renouant avec la tradition universaliste des prophètes fondée sur la singularité absolue et le dialogue. Les modalités politiques d'une telle rupture s'inscrivent dans la trajectoire du grand retour de l'idée juive : l'éclosion d'une civilisation désaliénante et communautaire où le féminin et le masculin, l'Orient et l'Occident cesseront d'être des pôles antagoniques. Toutefois, cela exige dans l'immédiateté de notre présent que la voix des masses sépharades ne soit plus étouffée alors que la « réconciliation avec les palestiniens donnerait à Israël son ombre sur la terre, son enracinement dans le monde des nations. Les palestiniens sont paradoxalement la chance d'enracinement d'Israël dans la région, là où Israël est affronté effectivement à des hommes et non à des États abstraits ». On ne peut que souscrire à cette parole de paix qui est aussi un espoir.

Mikhaël Elbaz
Département d'anthropologie
Université Laval

Françoise ZONABEND : *La mémoire longue. Temps et histoires au village*.
Collection « Croisées », Presses Universitaires de France, Paris, 1980, 315
pages, figures, ill. h.t.

Voici le troisième livre consacré à Minot, petite commune rurale de Bourgogne. Après l'ouvrage de Marie-Claude Pingaud traitant de l'agriculture et de ses transformations (voir compte-rendu dans *Anthropologie et Sociétés*, III,(2): 189-190) et celui d'Yvonne Verdier sur la vie féminine, celui-ci tente de cerner le concept, ou plutôt les concepts, de temps dans la vie villageoise. Les trop rares ethnologues et sociologues qui se sont donnés la peine d'analyser cette notion de temps ont remarqué que plusieurs temps de différentes amplitudes et de différentes charges affectives ou sémantiques, temps souvent récurrents, se conjuguait avec des linéarités qui n'ont rien de chronologique au sens que leur donnent les historiens. Pour comprendre ces diverses coordonnées temporelles, qui sont en fait des structures mentales – on l'oublie trop souvent –, il faut voir comment les intéressés se représentent le temps dans leurs activités de tous les jours et comment ils « filtrent » la chronologie, privilégiant certaines dimensions aux dépens d'autres qu'un historien prendrait sans hésiter comme marqueurs mais qui sont, dans la mémoire collective, complètement occultées dans le discours de la communauté sur elle-même sinon toujours dans les faits.

³ S. Trigano, *Le récit de la disparue*, Gallimard, 1977 qui constitue la problématique théorique de la « nouvelle question juive ».

L'ouvrage est divisé en deux parties, « Le temps de la collectivité » et « Le temps familial ». La première est une ethnologie des faits et gestes des habitants toujours expliqués par référence à un avant, un autrefois largement mythique parce que vu comme immuable, et un présent caractérisé par la rupture et le changement brusque. Mais cette dichotomie entre le « temps des grand-pères » et aujourd'hui ne va pas sans prendre en compte des évolutions plus lentes, des changements moins perceptibles que la suite du livre s'évertue à dégager en examinant dans « le temps du vécu », les transformations de l'habitation, de la façon de cultiver son jardin, de l'alimentation et de la coopération entre parents et voisins. Ce sont des pages très riches en informations ethnographiques qui nous montrent une société originellement toute axée sur l'auto-suffisance et la hantise d'économiser qui, petit à petit, intègre et profite des acquis matériels de la société de consommation tout en préservant la sociabilité par des structures d'échange, l'échange étant ici « impératif premier, fondamental » pour conserver la cohésion du groupe et pour pouvoir se penser comme groupe immuable au milieu de l'atomisation actuelle.

Le cycle de vie est ensuite abordé par l'évocation du monde de l'enfance, de la jeunesse, du mariage, des relations entre jeunes mariés et beau-parents ainsi que celles entre mari et femme. Ici aussi, on constate beaucoup de changements et, comme dans la section précédente, on s'aperçoit que les changements technologiques bouleversent les relations entre les sexes et obligent aussi la communauté à restructurer ses rapports internes et ses mécanismes de contrôle qui changent de pôle; là où les anciens tenaient fermement en laisse le groupe des cadets, le groupe des couples mariés règle le comportement de ses membres par la coutume nouvelle de « l'embuscade », une réponse *ad hoc* de la communauté contre le repli, la fermeture et les idiosyncrasies trop voyantes. Malgré ces changements, certains aspects fondamentaux, « l'échange, la solidarité, le culte des morts », permettent au village de se penser en un temps cyclique où tout revient, où la boucle se referme.

La seconde partie relate quelques histoires familiales où les agriculteurs se situent tous par rapport à leur parenté, tant paternelle que maternelle, qui les enserme dans un temps couvrant plusieurs générations ascendantes, toutes truffées de mariages, d'héritages, d'histoires de patrimoine et de stratégies compliquées d'acquisition de terres par des alliances matrimoniales bien pensées. Suit une histoire de famille de commerçants du village, de ses relations ambiguës avec les paysans et de sa situation qui contraste avec celle des artisans, un bel exemple de psychologie sociale. Ces temps familiaux ne font pas de place au temps de l'Histoire des historiens. Rien — ou presque — sur la guerre de 1870; pas plus que les deux guerres mondiales dont la seconde — semble-t-il — est pourtant abondamment utilisée dans les luttes politiques sans pourtant être présente dans la façon dont les habitants de Minot expliquent leur présent et leur passé. On aurait peut-être aimé en savoir un peu plus long sur cet aspect, sur cette articulation d'une histoire connue et qu'on ressort à chaque élection, mais qu'on laisse ensuite reposer tranquillement pour continuer à tenir un discours sur le temps qui se voudrait intemporel.

C'est un beau livre. La riche ethnographie est de première qualité et jamais ennuyeuse; le texte se lit bien et facilement, trop facilement peut-être ce qui risque d'en masquer toutes les subtilités et toutes les nuances. Un livre où il est recommandé de prendre son temps.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie
Université de Montréal